

« Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père ». Elle peut faire beaucoup parler cette parole : sur la raison de partir, sur la raison de voyager. Mais celle-ci est plus restrictive : « Va vers le pays que je te montrerai ». Quelle est le pays qu'il montrera à celui qui quitte son pays ? Le pays où il est arrivé ? Le pays où il est accueilli ? Le pays qu'il a décidé ? Abraham s'installe dans une terre, avec tous les siens. Apparemment de grandes étendues s'offrent à lui pour s'étendre avec ses troupeaux. Néanmoins les rapports avec les voisins seront tendus. Et la terre n'offrira pas le bonheur espéré. De longues famines conduiront Abraham et ses descendants à se rendre en Égypte, pour le commerce, pour profiter des ressources de la terre. Quelle est donc la terre promise à l'homme ?

Ainsi l'auteur de la lettre aux Hébreux parle d'un autre pays qu'avait en vue Abraham : « Il attendait la cité qui a de solides fondations, celle dont Dieu est l'architecte et le constructeur ». En effet, c'est à une promesse qu'obéit Abraham ; il eut foi dans cette promesse. C'est pourquoi, pour cet auteur, la foi conduit à prendre pour transitoire l'installation dans une terre. Mais il ne confond pas une cité terrestre avec une cité céleste. Car c'est par le travail dans la première que la seconde peut-être envisagée. « La foi, dit-il, est la réalité de ce qu'on espère, l'attestation des choses qu'on ne voit pas ». Telle est la particularité de notre foi : œuvrer pour l'édification de la cité terrestre en sachant, d'une part que « si le Seigneur ne bâtit la maison, les bâtisseurs travaillent en vain » (*Psaume 126*), et que, par ailleurs : « Voici la demeure de Dieu avec les hommes ; il demeurera avec eux, et ils seront ses peuples, et lui-même, Dieu avec eux, sera leur Dieu » (*Apocalypse 21*).

Lumen gentium, la constitution sur la nature de l'Église du 2^e concile du Vatican, aborde dans sa 6^e partie, l'appel de tous à la sainteté. Cet appel que Dieu lança à Abraham, il le fait avec nous : « Cependant, jusqu'à l'heure où seront réalisés les nouveaux cieux et la nouvelle terre où la justice habite, **l'Église en pèlerinage** porte dans ses sacrements et ses institutions, qui relèvent de ce temps, la figure du siècle qui passe ; elle a sa place parmi les créatures qui gémissent présentement encore dans les douleurs de l'enfantement, attendant la manifestation des fils de Dieu. » Autrement dit, l'Église partage entièrement l'attente des hommes « d'une terre nouvelle et des cieux nouveaux », y compris dans une espérance très « terre-à-terre », très liée à cette terre. Ainsi ce n'est pas seulement en vertu de la parole de Jésus à ses disciples – « ce que vous avez à l'un de ces petits c'est à moi que vous l'avez fait » (*Matthieu 25*) –, mais aussi parce que nous sommes en pèlerinage vers la rencontre avec Dieu, que nous partageons très concrètement le sort des hommes, y compris dans leurs migrations.

C'est une des raisons pour laquelle la foi chrétienne n'adopte pas de culture spécifique – même si elle s'est fortement enracinée, par son lieu de naissance, dans la bassin méditerranéen oriental –. Dans de nombreux pays, les chrétiens sont aux avant-postes de l'accueil des sans-abris, des migrants de toute forme, alors même que leurs compatriotes peuvent être exaspérés par l'installation sur leur sol, même temporairement, d'étrangers en nombre. Outre le vieil atavisme toujours vivace en l'être humain entre le sédentaire et le nomade, on peut supposer qu'il manque à beaucoup ce regard sur le monde, tel que nous apprenons à le tenir par notre foi en Dieu : « va vers le pays que je te montrerai ».